

avait déchaîné un instinct, une force, et, comme un boulet va à son but, tout droit, Lucie avait accompli l'ordre suggéré, mais comment !... Rien, rien ne l'eût empêché d'obéir. Mornas ressemblait à un homme qui, plongeant sa main dans l'eau pour en retirer de l'or, en ramènerait un débris de cadavre.

Et comment aussi la malheureuse avait-elle laissé deviner, la-bas, et son nom et son adresse ? Et, puisqu'on l'arrêtait, de quel crime était-elle prévenue ? M. de la Berthière avait donc pu dire...

Puis, devant ce nom de M. de la Berthière, la pensée même de Mornas hésitait. Il en arrivait presque à souhaiter que M. de la Berthière eût pu parler. Mais une terreur lui venait. Si M. de la Berthière était mort ?...

—Tu as voulu le tuer ?... Et s'il était tué ?

Il frissonnait alors, tremblant pour Lucie.

Il attendit avec des angoisses et de la fièvre les journaux du soir. Peut-être parleraient-ils de l'arrestation. Ils en donneraient les motifs. Jean les acheta tous. Rien. Les reporters ignoraient encore le drame. Alors, par un train du soir, Jean alla à Versailles, et là, cette mort du vieillard faisant déjà le texte de tous les propos, il demanda au premier cocher venu des renseignements sur "l'affaire Saint-Médéric." Et il eut froid dans le dos lorsqu'on lui répondit que M. de la Berthière... un vieil avare, d'ailleurs... une canaille, dit le cocher, avait été tué par une femme. "Comme Marat par Charlotte Corday... seulement sans couteau !" ajouta le cocher, qui était un lettré.

Oui, M. de la Berthière avait été poussé brutalement contre un meuble. Le front du paralytique s'était heurté à l'angle aigu d'une bibliothèque, "et la tempe ayant porté dessus... vous comprenez !..."

Mornas en savait assez. Il n'avait plus qu'une idée : revenir vite à Paris.

Et, pourtant, il avait une certaine appréhension à franchir le seuil de son hôtel, comme si on l'y eût attendu. Il éprouvait cette sensation inquiétante d'être suivi par quelqu'un. Un moment, à deux pas de la rue Racine, voyant une ombre bizarre s'allonger devant lui, il s'était retourné brusquement, sentant l'espèce de contact d'une main s'abattant sur sa nuque. Personne. C'était son ombre même qui marchait devant lui et qu'il ne reconnaissait pas.

Dans sa chambre, qu'il ferma intérieurement avec soin, il éprouva un moment de calme. Il respira, comptant encore, pour la centième fois, ces billets, qui devaient le sortir de sa vie étouffante et misérable. Puis une terreur nouvelle l'étreignit. Il alla brusquement à la fenêtre, dont il tira les gros rideaux.

Si on l'avait épié de l'autre côté de la rue ? Si on le regardait ? Si on le volait ?

—Me voler, moi ? Ah ! par exemple !

Il eut, malgré sa frayeur, presque envie de rire à cette pensée qu'il était tout à coup devenu, du jour au lendemain, de ceux qu'on vole...

Et alors il se demanda s'il ne ferait pas bien de cacher ses valeurs, de les confier... Il s'arrêta devant sa propre pensée. Les confier... à qui ? L'image de ses parents lui revenait. Les pauvres gens seraient si heureux de savoir que leur Jean avait trouvé, gagné une fortune ! Et ils la garderaient, heureux, considérant comme sacré le dépôt du fils. Mais, par un bizarre scrupule, fréquent dans ces âmes sombres, l'idée de mêler ses pauvres vieux à son crime lui sembla plus hideuse que le crime même. Non, décidément, il garderait tout avec lui. Il porterait sur sa poitrine, presque sur sa peau, ces billets, et on le tuerait avant de les lui prendre !

Il s'endormit sur le paquet de banknotes, la main passée sous l'oreiller où il les avait glissées...

## IX

Lucie Lorin, au dépôt de la Préfecture de police, fut amenée, le lendemain, devant le médecin chargé d'examiner cer-

tains coupables arrêtés. Elle n'avait voulu ni prendre de nourriture, ni répondre aux questions qu'on lui posait.

Dans la petite salle étroite et nue, voisine de l'infirmerie du Dépôt, où on la conduisit, un homme, grand, fort, à l'œil paternel, était assis devant une petite table, où l'on avait placé, à côté d'un encrier, des papiers à en-têtes administratifs, près d'une fenêtre ; et elle le regarda, tandis qu'il jetait sur elle un premier coup d'œil assez étonné. Les gens de science ont des intuitions singulières et le maniement quotidien de tant de plaies, morales et physiques, donnait à l'éminent docteur une habitude des tristesses de l'espèce humaine. Il resta un moment attentif, sans interroger, devinant dans cette nature chétive et douce un vivant problème, quelque chose d'inattendu.

Lucie se tenait debout devant lui, raide dans sa robe noire, entre un gardien et une infirmière, et ses yeux bleus, très calmes, soutenaient sans bravade le regard du médecin. Il y avait dans ces lumineuses prunelles de jeune fille une franchise profonde et une espèce de résolution étrange. Le médecin devina un problème. Cette frêle créature, sympathique d'aspect timide, accusée d'un crime ! Cette petite main d'enfant, capable d'avoir pu donner la mort à un homme ! Le savant en était surpris dès l'abord.

On l'entendit murmurer pendant qu'il se prenait le menton entre les doigts :

—Ah ! mais c'est intéressant, c'est intéressant !...

Alors il interrogea.

Lucie, à peu près muette jusqu'alors, répondait. Elle s'était, sous le regard du médecin, sentie enveloppée d'une sorte de pitié qui l'attendrissait. La veille, devant un magistrat, elle n'avait voulu rien dire. Maintenant, elle parlait.

—Est-il vrai, est-il possible, dit le docteur, que vous ayez pu commettre un crime dans des circonstances pareilles ?... Vous connaissiez donc la maison, les habitudes de M. de la Berthière ?

—Non, dit Lucie. Je ne les connaissais pas.

—C'était la première fois que vous vous présentiez chez lui ?

—La première fois, oui !

—Et pourquoi alliez-vous chez M. de la Berthière ?

—Pourquoi ?

Le regard, de la jeune fille se fixait, un peu égaré, maintenant, sur les yeux du docteur.

—Pourquoi ? rédit Lucie. Parce qu'il le fallait !

—Comment, il le fallait ?

—Oui ! répéta la jeune fille d'une voix devenue coupante, il le fallait !

Le docteur réfléchit un moment, comme tout à l'heure, le menton dans la main droite, regardant sans dire un mot Lucie, toujours debout et impassible, tandis que le gardien et l'infirmière, derrière les cheveux blonds de la pauvre enfant, échangeaient un coup d'œil ironique : "Il le fallait ?... Je vous demande un peu !..."

—Avez-vous été malade souvent ? reprit le médecin après un moment.

—Moi ?...

—Oui. Quelles maladies avez-vous eues ? La fièvre typhoïde ?

—La fièvre typhoïde, oui.

—A quel âge ?

—A douze ans.

Le médecin prenait des notes.

—Vous n'avez plus de parents ?

—Non ! dit tristement Lucie.

—Leur avez-vous entendu dire que vous ayez eu des convulsions, étant petite ?

L'œil bleu de Lucie semblait chercher dans le passé.

—Non, monsieur... Maman...

Sa poitrine se souleva et le docteur fut impressionné lui-même par la façon douce et navrée dont elle prononça ce nom. —Maman ne m'a jamais parlé de ça. Elle disait seulement que j'étais faible... très faible, et qu'elle avait peur de me voir partir avant elle... Pauvre maman !... J'aurais mieux aimé !...